



Une Lanterne



1° Lecture du 2° livre des Martyrs d'Israël (2 M 7, 1-2.9-14)
Sept frères furent arrêtés avec leur mère par le roi Antiokus.

À coups de fouets et de nerfs de bœuf, il voulut les contraindre à manger du porc, viande interdite par la Loi. L'un d'eux se fit leur porte-parole et déclara : « Que cherches-tu à savoir de nous ? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de transgresser les lois de nos pères. » [...] Quand le premier eut quitté la vie, le 2ième frère dit au roi, avant de mourir : « Tu es un scélérat, toi qui nous arraches à cette vie, mais puisque nous mourons par fidélité à ses lois, le Roi du monde nous ressuscitera pour une vie éternelle. » Après cela, le 3ième fut mis à la torture. Il tendit la langue aussitôt qu'on le lui ordonna et il présenta les mains avec intrépidité, en déclarant avec noblesse : « C'est du Ciel que je tiens ces membres, mais à cause de ses lois je les méprise, et c'est par lui que j'espère les retrouver. » Le roi et sa suite furent frappés de la grandeur d'âme de ce jeune homme qui comptait pour rien les souffrances. Lorsque celui-ci fut mort, le 4ième frère fut soumis aux mêmes sévices. Sur le point d'expirer, il dit : « Mieux vaut mourir par la main des hommes, quand on attend la résurrection promise par Dieu, tandis que toi, tu ne connaîtras pas la résurrection pour la vie. »

Les deux livres de Martyrs d'Israël (anciennement Livres des Maccabées), ne font pas partie des livres canoniques juifs. C'est pour cela qu'ils ne sont pas considérés comme tels par les Réformés. Cependant ils n'en ont pas moins été cités et estimés par les Pères de l'Eglise. Il faudra attendre le Concile de Trente (XVI^e) pour que la contre-réforme catholique les insère officiellement dans le Canon romain. Ces livres sont les seuls à nous renseigner sur l'histoire juive de l'époque hellénistique (323 à 31 av. J.-C.) Le thème des deux ouvrages est semblable : grâce au secours divin, Judas Maccabée et ses frères (de là, l'ancien nom de ces livres) ont pu reconquérir l'autonomie nationale et la liberté de culte qu'avait tenté d'anéantir Antiochus IV Epiphane (roi de 175 à 164). Le 1^{er} livre des Martyrs d'Israël raconte les hauts faits de Judas Maccabée (de 166 à 160) et de ses frères Jonathan (de 160 à 143) et Simon (143-134).

Le 2^e livre n'est pas la suite du premier. Il représente le résumé d'une œuvre en 5 volumes qui débute avant l'avènement d'Antiochus et s'achève avant la mort de Judas Maccabée.

Même si l'auteur de ces 5 livres écrit de Cyrène (en Libye), il possède une bonne documentation sur ce qui se passe à Jérusalem et s'avère être un Juif très croyant, impitoyable envers les ennemis de sa religion. Son abrégiateur, l'auteur de notre 2nd livre est inconnu. Il a pratiqué des coupures, comprimé le texte, et y a ajouté sept lettres qu'il a traduites de l'araméen ou de l'hébreu en grec. La date de la lettre la plus récente étant de 124 av. J.-C., ce livre a donc paru peu de temps après.

L'extrait que nous lisons a été choisi en lien avec l'évangile, car il marque une étape capitale dans la foi juive : il parle de résurrection. Il semble que la toute première affirmation se trouve dans le livre de Daniel (Dn 12,2-3), écrit précisément au moment de la persécution d'Antiochus Epiphane et qui aurait inspiré les sept frères de ce texte du 2^e livre des Martyrs d'Israël, qui est plus tardif que le livre de Daniel. Si jusqu'à présent le défunt était couché avec ses pères et devenait comme une ombre dans le Shéol, lieu de ténèbres et de sommeil, ici est annoncé une résurrection physique, qui n'est pas celle de Paul qui parle, lui, de « corps spirituel ».

32° dimanche du Temps ordinaire * 06/11/22 * © bernard.dumec471@orange.fr

Evangile selon saint Luc (Lc 20, 27-38)

Quelques sadducéens – ceux qui soutiennent qu'il n'y a pas de résurrection – s'approchèrent de Jésus et l'interrogèrent : « Maître, Moïse écrit pour nous : *Si un homme a un frère qui meurt en laissant une épouse mais pas d'enfant, il doit épouser la veuve pour susciter une descendance à son frère.* Or, il y avait sept frères : le premier se maria et mourut sans enfant ; le deuxième, puis le troisième épousèrent et ainsi tous les sept : ils moururent sans laisser d'enfants. Finalement la femme mourut aussi. Eh bien, à la résurrection, cette femme-là, duquel d'entre eux sera-t-elle l'épouse, puisque les sept l'ont eue pour épouse ? » Jésus leur répondit : « Les enfants de ce monde prennent femme et mari. Mais ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part au monde à venir et à la résurrection d'entre les morts ne prennent ni femme ni mari, car ils ne peuvent plus mourir : ils sont semblables aux anges, ils sont enfants de Dieu et enfants de la résurrection. Que les morts ressuscitent, Moïse lui-même le fait comprendre dans le récit du buisson ardent, quand il appelle le Seigneur *le Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob.* Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Tous, en effet, vivent pour lui. »

Les Sadocites (ou Sadducéens d'après le grec) se réfèrent à Sadoq, un des principaux prêtres en activité sous le règne de David. Il s'était rallié au parti de Salomon qu'il avait oint comme roi à la demande de David vers 970 av. J-C. (cf. 1 Rois 1,32-40) Plus tard, avec la réforme de Josias (vers 623 av. J-C.), les Sadocites prennent le dessus sur une autre famille de prêtres qui deviendront les Lévites. Mais les conflits politiques, les querelles internes, les persécutions, des émigrations, etc... marqueront leur déclin. Néanmoins, à l'époque d'Hérode, les grands prêtres en exercice à Jérusalem revendiquent des liens héréditaires avec les Sadocites, comme le font les hommes pieux qui se sont réfugiés au désert de Juda pour former la communauté de Qumrân.

Malgré les divers changements politiques, il existait à Jérusalem, au temps de Jésus, une aristocratie sacerdotale de tendance conservatrice dite sadocite (sadducéenne).

Dans leur croyance, les membres de ce parti religieux, imaginaient un Dieu peu interventionniste et des humains entièrement responsables. Ils se méfiaient de la tradition de la Tora (dont s'inspiraient beaucoup les Pharisiens). Ils reconnaissaient, comme Ecriture sainte, uniquement la Loi de Dieu confiée à Moïse et refusaient l'existence des anges et des esprits. Enfin, ils ne croyaient pas à la résurrection des morts. Lc brosse des Sadducéens un portrait cohérent et rejoint ce que disent d'eux l'historien Josèphe et les textes rabbiniques. (F. Bovon)

Selon les Sadducéens, tout ce que l'on peut faire, tout ce qu'a imaginé « leur » Dieu pour limiter les dégâts, c'est la succession des générations humaines : Tu survivras par les enfants, c'est eux qui porteront ton nom. D'où la Loi du Lévirat, qui permet à un défunt marié, mort sans enfant, de « survivre » sur cette terre, à travers l'enfant que lui donnera son frère (qui est du 'même sang' que lui). Pour les Sadducéens, la seule « résurrection » possible est une « survivance » à cette vie qu'offre les enfants.

Après les Sadducéens, voyons la foi juive en la Résurrection au temps de Jésus dont il a hérité. Pour la pensée hébraïque, une âme susceptible d'être dissociée du corps est une croyance inconcevable, écrit Gaston Pietri. Et une âme, subsistant en elle-même de par sa nature spirituelle, est inimaginable pour un croyant hébreu. Lorsqu'il meurt, l'être humain descend au pays des ombres (le Shéol - qui ne correspond pas à nos enfers) où il perdure avec un semblant de vie.

Avec la rude épreuve de la persécution d'Antiochus, les hébreux, du moins certains, envisagent une intervention de Dieu dans le Shéol pour en tirer les martyrs en leur redonnant vie lors des « derniers temps ». Cette intervention de Dieu sera comme une sorte de réveil des justes. Voilà pourquoi la Bible parle du « sommeil » de la mort, dans l'attente de ce réveil final ! La Résurrection conçue par les juifs, touche l'être humain dans sa totalité (pas de corps et d'âme), il revient vivant mais « comme avant ». (Même si aujourd'hui, certains juifs admettent l'idée de « corps spirituel » et de « résurrection » (passage en Dieu au moment de la mort).

Les Sadducéens dédaignaient cette croyance et n'hésitaient pas à la ridiculiser. Ce fut le cas lorsqu'ils ont cru mettre Jésus dans l'embarras.

La réponse est claire, si les Ecritures parlent du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il ne peut parler que de vivants, donc la résurrection pas forcément « in fine » puisque qu'elle concerne déjà « les pères », est bien une réalité spirituelle. C'était la foi de Jésus de Nazareth !

« **Le Document Source des paroles de Jésus** » (N°1) d'après le livre de *Nathalie Siffer et Denis Fricker, docteurs en théologie, enseignants à la faculté catholique de l'université de Strasbourg. 2013*

On parle beaucoup de ce fameux document « Source », dont aucune découverte ne permet de dire qu'il a bien existé. On en reste au plan de l'hypothèse. Même si ... le constat est là qu'en mettant en parallèle (en synopse, selon le terme savant) Mc, Mt et Lc, on se rend compte que Mt et Lc ont en commun 330 versets qu'ils ont pris à Mc ; que Mt a pris en plus à Mc 178 versets que Lc ne donne pas, et à l'inverse que Lc a pris 100 versets à Mc que l'on ne trouve pas dans Mt. Et c'est là qu'intervient le supposé Doc Source : Mt et Lc ont en plus en commun **230** versets qui sont majoritairement des « paroles » de Jésus mais qui ne sont pas dans Mc. De là, l'hypothèse qu'ils ont puisé à un Document commun, ces 230 versets. Ce sont des exégètes allemands qui ont soulevé les premiers l'existence de ce document source des paroles de Jésus. Source se disant *Quelle*, en allemand, on nomme ce document, le Doc. « Q » première lettre de *Quelle*.

Reprenons l'évolution de la recherche. Ce n'est qu'en 1835 que l'antériorité de Mc sur Mt fut démontrée, reconnue et validée. Ce fut une étape décisive. Décisive mais insuffisante, car cela n'apportait pas de solution sur l'origine de ces 230 versets communs à Mt et Lc. C'est là qu'est née l'hypothèse d'une deuxième source à Mt et Lc, Mc étant la première. Même si cette Source reste une hypothèse littéraire (aucun document n'a été retrouvé à ce jour), elle présente un degré de probabilité suffisamment élevé pour que son existence historique soit aujourd'hui admise par la plupart des exégètes du Nouveau Testament. Reste le travail délicat de la reconstitution de « Q ».

Lorsque les évangiles de Mt et de Lc ont été rédigés, les différentes sources qui leur servaient de base ont été juxtaposées, voire fusionnées par endroits. C'est ainsi que le document Q a été mêlé à d'autres matériaux repris par les évangélistes. Il semble donc bien difficile de dissocier ces matériaux, auxquels s'ajoutent des développements propres à chaque évangéliste, pour en dégager le texte de « Q ».

Certains passages ont de fortes similitudes à quelques mots près, mais d'autres ont de telles divergences qu'il paraît douteux qu'ils viennent d'une même source. Cela veut dire que tous les spécialistes ne sont pas forcément d'accord et hésitent encore. Cependant, il reste qu'un consensus assez large s'est formé autour de la grande majorité de passages appartenant en commun à Mt et Lc. La difficulté première est, face au texte de Mt et à celui de Lc, quel était le texte de « Q » ? Voici un exemple. Le « Notre Père » n'est pas donné par Mc, mais par Mt et Lc. Mt 6,26 écrit « notre Père céleste », Lc 12,24 a le terme « Dieu » ; quelle était la formulation de « Q » ? En comparant les évangiles on voit que « notre Père céleste (ou qui est aux cieux) » est une expression typique de Mt (Lc emploie plutôt « Père »). On en conclut donc que c'est très probablement Lc qui a conservé la bonne formulation. Prenons un autre exemple : D'après Mt 7,11, le Père donnera « de bonnes choses » à ceux qui le lui demandent, d'après Lc 11,13, il s'agit de « l'Esprit Saint ». Or, l'Esprit Saint étant un concept plutôt lucanien, on penche pour le texte de Mt : « de bonnes choses ».

De façon générale, les chercheurs considèrent que Mt respecte davantage le texte de Q que Lc qui retouche plus aisément le texte initial pour lui donner une allure plus stylée et plus grecque. On privilégie donc souvent le texte de Mt. Par contre, si Mt (tout en respectant le texte) a tendance à disperser ses sources pour les regrouper autour d'un thème commun, on se rend compte que Lc respecte davantage l'ordre de ses sources dont il reprend des pans entiers qu'il alterne. Ainsi Mt constitue des groupes de paroles issues de Q, tandis que Lc insère dans son évangile de larges blocs de ces paroles.

D'après la reconstitution reconnue, (que je ne peux mettre ici), il ressort que Q donne des paroles (phrases), les récits longs y sont au nombre de deux : le récit de la Tentation et un seul récit de miracle ! Pas de controverses entre Jésus et les scribes ou pharisiens. Un seul discours sur la polémique entre Jésus et les légistes (Docteurs de la loi). Pas de récit de Passion-mort-résurrection : aucune allusion, même de Jésus, à ce triple évènement ! La mort de Jésus, sous entendue, est lue comme celle d'un prophète. Parmi les éléments absents : jamais on ne trouve le titre de « Christ » ! Jésus annonce un jugement imminent. Il y a urgence pour accueillir le Royaume, ce qui explique l'envoi d'ouvriers trop peu nombreux.

(suite dans le prochain numéro)

Homélie 32° dimanche du Temps ordinaire

(le 5 à 17h30 à Lézignan ; le 6 à 10h30 à Conilhac)

Les sadducéens, descendants de Sadoc, grand prêtre de Salomon, connaissaient les Ecritures. Ils avaient lu le livre du Deutéronome qui contenait toutes les lois et les coutumes que Moïse avait données au peuple ; ils connaissaient les prescriptions concernant le mariage dont celle qui obligeait un homme à épouser la veuve de son frère pour assurer une descendance à ce dernier, s'il mourrait sans laisser d'enfant. Pour inventer l'histoire qu'ils racontent à Jésus, il fallait aussi qu'ils connaissent l'histoire de Tobias que Raphaël avait conduit vers Sara, cette jeune fille qui avait vu mourir successivement les sept maris qui avaient tenté de l'épouser.

Oui, les sadducéens connaissaient les Ecritures, mais ils se sont penchés sur la lettre des textes, ils les déchiffrèrent avec un regard comme voilé. Lisant les Ecritures, ils n'y décelaient qu'un univers sans espérance. Dans leurs propos, l'amour est enfermé dans la loi, la mort est le seul horizon de l'existence. Mais quand la vie a la couleur des cendres, comment peut-on l'aimer ? Et quand on n'aime pas la vie, pourquoi espérer une Résurrection ?

Jésus, lui aussi, connaissait les Ecritures. Il savait les déchiffrer et les traduire. Il connaissait le livre du Deutéronome, mais en déchiffrant les Ecritures, il savait percevoir que la vie est plus forte que la Loi. Il connaissait le livre de Tobit. Mais mieux que les saducéens, il savait que la mort n'était pas l'horizon de Sara, la femme veuve sept fois : il avait repéré que dans ce même livre, l'amour du jeune Tobias avait repoussé la mort et que Sara avait pu vivre avec lui un bel amour humain.

Jésus savait donc reconnaître, en déchiffrant les Ecritures, que l'amour est plus fort que la mort. Il savait que la vie appelle sans cesse à une nouveauté, qu'elle ne peut être enfermée ni par le malheur ni par le péché. Car les Ecritures, pour qui les lit avec son cœur, conduisent à regarder l'avenir à la manière d'un veilleur qui, au plus sombre de la nuit, attend l'aurore. Il savait que la vie ne peut déboucher que sur La Vie, que la vie terrestre appelle une autre Vie.

Alors, croire que la vie a d'autres couleurs que le gris-noir des cendres, croire que rien, pas même la mort biologique, ne peut arrêter l'amour qui nous imbibe d'éternité, aimer la vie malgré tout, espérer contre toute espérance, voilà ce qui a conduit Jésus à reconnaître que les Ecritures portaient en filigrane un message de résurrection. Car Dieu est le Dieu de la vie, Dieu est le Dieu des vivants, Dieu nous fait pour lui !

Il nous faut donc apprendre à lire les Ecritures avec notre cœur ! Le risque existe encore de les déchiffrer avec un regard voilé de noir, tant que nous refuserons la réalité de l'Amour. Mais le voile tombe, lorsque nous ouvrons notre cœur, lorsque nous devenons amoureux, amoureux de la vie, amoureux de l'amour, amoureux jusqu'à croire que l'amour est capable de dissoudre les forces de mort qui nous habitent !

Oui, l'amour est capable d'absorber la violence, capable de renverser nos échecs, capable de brûler notre péché, capable de jeter au néant tout ce qui enferme notre espérance ou éteint notre désir de vivre. Il est toujours temps de rallumer notre confiance aux paroles de l'Evangile de ce jour, sous l'impact fulgurant de la fête de Toussaint !

Homélie de Toussaint 2022

(Boutenac 11h)

Nous sommes tous des hommes, des femmes, avec tout ce que cela comporte de chair, de poids, de lourdeur et de peine. Pourtant, réunis dans cette église en ce jour où nous fêtons tous les saints, nous croyons que notre condition humaine nous mènera à vivre une transfiguration de notre personne, de notre être, lors de notre passage au tamis de la mort biologique.

Par delà cette transfiguration, nous croyons que nous retrouverons tous ceux qui nous ont précédés et à qui nous redisons aujourd'hui plus particulièrement : « Bonne fête ! ». Cette transfiguration, l'auteur du livre de l'Apocalypse nous la présente symboliquement comme un habillement, une vêtue : *ils étaient vêtus d'une robe blanche*, dit notre texte ; l'original grec est plus précis : *ayant été vêtus* (une forme passive pour manifester l'action de Dieu sur nous).

Or, un des Anciens, précise le texte, va expliquer pourquoi cette foule immense d'êtres humains a été divinisée (ce que signifie la robe blanche). Écoutons la question que pose, à cet effet, ce personnage céleste mystérieux : *Tous ces gens vêtus de blanc, qui sont-ils ? Et d'où viennent-ils ?* N'ayant pas la réponse, le visionnaire ne peut que dire : *C'est toi qui le sais !* Et là, écoutons bien la réponse : *Ils viennent de la grande épreuve.*

La grande épreuve ! Mais quelle est-elle cette grande épreuve ? C'est tout simplement notre vie, ce qui nous définit comme « humains ». Nous sommes ceux de la grande épreuve. Chacun, chacune de nous, n'est vraiment humain qu'une fois qu'il a été éprouvé comme tel. L'épreuve, c'est tout ce qui stimule notre humanité. Sinon, nous en resterions au niveau de l'animalité. Nous ne naissons pas humains, nous le devenons. Notre humanité n'est pas héréditaire, elle ne fait pas partie d'un paquet livré à la naissance. Elle est à gagner grâce aux épreuves de la vie.

Il faut courir l'épreuve, vivre des épreuves, faute de quoi, on peut laisser passer sa vie sans être devenu pleinement humain. Au sein d'un monde qui nous fait pencher vers l'animalité seule l'épreuve de la vie est là, comme une bouée de sauvetage pour nous permettre de devenir « humains ».

A entendre l'évangile de ce jour on peut se questionner : Jésus place-t-il trop haut la barre des épreuves de la vie. Je ne crois pas ! Car serait-il vraiment humain celui ou celle qui ne pleurerait jamais ? Serait-il humain celui ou celle qui n'aurait jamais faim et soif de justice ? Quant à être miséricordieux, apprendre à pardonner, n'est-ce pas de l'humain ? Être artisan de paix, de réconciliation, n'est-ce pas du pleinement humain ?

Jésus nous montre donc avec précision où est située l'épreuve de la vie Car la vie humaine vaut la peine. Et notre bonheur est là, exactement, dans ce qui « vaut la peine ». Une vie sans peine est une illusion, un bonheur sans peine est un rêve.

Tous ceux qui nous ont précédés, foule immense de tous les humains depuis l'émergence de l'humanité, sont là aujourd'hui, pour nous dire qu'il n'y a pas de vie valable et durable sans efforts et sans peine.

La vie est donc le chemin qui conduit au bonheur. Chacun, chacune y marche en y mettant toute son énergie pour traverser les épreuves de la vie. Or cette énergie ne peut surgir que si nous avouons notre pauvreté. Car c'est cette pauvreté qui nous fera tendre la main vers le Christ, crier vers la Vierge Marie, Ste Thérèse, Ste Rita, et tant d'autres, c'est cette pauvreté qui nous mènera à invoquer ceux de nos familles.

Et là, au cœur de cette pauvreté, au sein de l'épreuve, une force jaillira, l'horizon s'éclairera, une solution surgira : nous ferons alors l'expérience de ce qu'est la Communion des Saints !